

Le dessein de Dieu pour la femme

Sharon James



EUROPRESSE

1

Dieu a-t-il vraiment créé «l'homme et la femme» ?

«Lorsque nous ne poserons plus la question : «garçon ou fille ?», avant d'engendrer un enfant, lorsque cette information importera aussi peu que la couleur des yeux de l'enfant, alors hommes et femmes seront socialement interchangeables et vraiment égaux. Quand on sera arrivé à ce stade, il n'y aura plus besoin de distinction de sexe.»¹

«Dans toute l'histoire, nous n'avons jamais été aussi avides qu'aujourd'hui de supprimer l'empreinte de la biologie et de redéfinir nos rôles d'hommes et de femmes, de mères et de pères.»²

Alors que le vingt et unième siècle voyait le jour, le mouvement connu sous le nom de «féminisme» se fragmentait. Le rêve d'une vaste communauté de sœurs (le pendant féminin à une «confrérie» pourrait-on dire) ne s'était pas réalisé. Les journaux faisaient même état de luttes internes entre les prétendues «sœurs». Le féminisme des années 1980, qui affirmait la supériorité des femmes sur les hommes, remplaça celui des années 1960, qui prônait l'égalité entre les deux ; les années 1990 virent une levée de boucliers contre les idées féministes. Nous serions, paraît-il, maintenant entrés dans l'ère post-féministe.³

L'idée discréditée qu'hommes et femmes sont fondamentalement identiques continue cependant de marquer la pensée populaire. Le gens

ont peur de faire des remarques à propos des hommes et des femmes qui pourraient paraître sexistes. On continue d'affirmer que les différences entre les sexes résultent du conditionnement qu'opère la société. Des parents «éclairés» ont sérieusement tenté de donner des poupées comme jouets à leurs petits garçons, dans l'espoir qu'ils grandiraient avec une intuition et une empathie plus grandes, qu'ils formeraient la génération des «hommes nouveaux». Les petites filles ont reçu des camions et des trains pour jouets, dans le but de leur faire oublier leurs rêves de fillettes d'épouser un jour le Prince Charmant, et de les encourager plutôt à s'engager dans l'armée.

La politique continue de défendre cette même notion éculée d'égalité. Si les femmes n'occupent pas la moitié des postes d'une catégorie professionnelle, on parle de discrimination. On nous fait croire que c'est honteux si la moitié des juges et des personnalités politiques ne sont pas des femmes. En 1990, l'équivalent de quatre millions et demi d'euros ont été consacrés en Grande-Bretagne à promouvoir l'idée que l'homme et la femme sont fondamentalement identiques. Cela peut avoir des effets concrets dévastateurs. Ainsi, lorsqu'une dame âgée demanda une aide-ménagère, on lui répondit que cette exigence était contraire au principe d'égalité appliqué par le conseil municipal, et que si elle n'acceptait pas un homme pour l'aider dans ses tâches ménagères, elle devrait se passer d'aide. Comme elle nécessitait des soins à la suite d'une double mastectomie (ablation des seins), ses proches insistèrent pour que les autorités fassent une exception. Impossible : il fallait garantir les mêmes chances à tous !

Malgré des recherches plus nombreuses que par le passé sur les différences entre les sexes, il est courant d'entendre dire dans les universités que la sexualité est «plastique». En d'autres termes, chacun peut décider pour lui-même à quel sexe il appartient et ce que cela signifie pour lui. Toute autre façon de penser, dit-on, est discriminatoire envers les homosexuels, lesbiennes et bisexuels. Certains intellectuels considèrent même comme une hérésie l'idée qu'il existe une différence essentielle entre les sexes.⁴

La notion selon laquelle égalité signifie uniformité prit corps pendant la permissivité des années 1960, l'ère de la libération de la femme. La famille traditionnelle dut alors faire face à de violentes attaques. Les féministes radicaux soutinrent que le mariage était une institution démodée qui maintenait les femmes prisonnières de corvées domestiques fastidieuses comme l'éducation des enfants. Elles ne seraient vraiment libres qu'en étant indépendantes, en ayant le droit de coucher avec qui elles voulaient et d'élever des enfants toutes seules.

Tout ceci entraîna des transformations dans les structures familiales. En Grande-Bretagne, 9 % des enfants naissaient hors mariage en 1975. Vingt ans plus tard, ce taux atteignait 33 %. Une enquête montre que la moitié des femmes de moins de 34 ans estiment les hommes inutiles pour l'éducation des enfants. La situation est analogue en Amérique du Nord où un tiers de tous les enfants grandissent dans des foyers monoparentaux.

Ces changements révolutionnaires sont le résultat direct de la pensée féministe moderne. Et, qu'on le veuille ou non, elle nous influence tous. Nous avons tendance à nourrir des préjugés contre tout discours qui défend des sphères différentes d'activités pour les hommes et les femmes. Quand nous abordons les textes bibliques relatifs aux vocations différentes adressées à l'homme et à la femme, notre réaction instinctive est de dire : «C'est injuste !» Avant de nous pencher sur l'enseignement biblique concernant les femmes (deuxième partie), comprenons la raison d'une telle réaction. Le survol de ce chapitre montre comment un petit groupe de penseurs féministes radicaux a influencé notre manière de penser. Le chapitre suivant souligne leur influence sur les attentes quant à la manière de vivre.

La définition classique du féminisme serait que des chances égales soient offertes aux femmes comme aux hommes, et la fin de toute discrimination légale à l'encontre des femmes. Nous sommes certainement tous partisans d'un féminisme au sens le plus large, celui qui reconnaît aux femmes les mêmes droits politiques, économiques et sociaux. Les premiers soubresauts de l'agitation féministe se produisirent entre la fin du dix-huitième siècle et le début du vingtième (parfois appelée féminisme «libéral»). Que ce soit le résultat de profonds changements de société, ou de cette agitation (ou les deux), les femmes obtinrent le droit de vote, le droit à la propriété, l'accès aux études et à de nombreuses professions.

La deuxième vague féministe était très différente. Un petit nombre de penseurs visa à libérer la femme de sa féminité. Ils tournèrent en dérision et considérèrent comme ne convenant qu'à celles qui étaient mentalement anormales ou fragiles sur le plan psychique ce qui revêtait une importance tellement centrale pour beaucoup (le mariage, la maternité, la présence au foyer). Ces idées sont des plus offensantes pour les femmes. Leurs promoteurs étaient souvent des intellectuels avec une profonde compassion pour le sort de la femme. Ils affirmaient que celles qui se consacraient à leur famille étaient ignorantes ou trompées. Tout serait résolu si on les formait à nouveau avec des cours de prise de conscience (dans les années 1960) ou des cours d'études pour femmes (dans les années 1980).

Après un rapide survol de leur pensée, nous montrerons au chapitre suivant que l'adoption de leurs idées a conduit à la détresse et à la frustration. Loin d'être libérées par le féminisme moderne, les femmes ont été trahies.

Affranchir la femme du mariage, de la maternité et des tâches ménagères

Le livre de Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, fut publié en 1949. Selon l'auteur, les femmes constituent le deuxième sexe parce qu'on les définit toujours en fonction de l'homme et qu'elles existent pour son bien. Cette injustice se perpétue dans le mariage qui, pour les femmes, n'est pas mieux que l'esclavage. Simone de Beauvoir était également hostile à la maternité.

«L'organisme féminin est totalement adapté et asservi à la maternité, alors que l'initiative sexuelle est la prérogative de l'homme. La femme est victime de l'espèce.»⁵

Quant aux tâches ménagères, l'auteur les considérait comme un sado-masochisme mortel :

«Laver, repasser, balayer... tout cet entretien est le déni de la vie... La ménagère maniaque livre une bataille féroce contre la saleté, reprochant à la vie toute la saleté liée à la croissance de tout ce qui vit.»⁶

L'idéal de Simone de Beauvoir était la femme indépendante, économiquement capable de subvenir à ses besoins, et affranchie du soutien de l'homme. Il ne peut exister de relations authentiques entre hommes et femmes que si la femme est économiquement autonome. Le monde public est celui qui compte. Il est nécessairement dégradant pour une femme d'être avant tout cantonnée dans la sphère privée ou domestique. Si elle se déclare heureuse à la maison, c'est parce qu'elle a subi un lavage de cerveau. Elle a besoin d'être libérée de la famille, par la force si nécessaire. De nombreuses femmes préfèrent être chez elles à s'occuper de leur famille, mais c'est un choix qui devrait leur être refusé, d'après de Beauvoir. Elle vantait les mérites de la révolution soviétique pour son opposition à la famille.

Le deuxième sexe est l'ouvrage le plus profondément anti-féminin que j'aie jamais lu. Il décrit les femmes comme tristes, égarées, victimes et stupides tout au long de l'Histoire. Elles attendaient évidemment toutes que Simone de Beauvoir vienne les libérer. (Une collection de ses lettres révèle de profondes contradictions entre ses déclarations publiques et sa vie privée. Dans une lettre à un amant américain, elle se considère comme «une femme arabe soumise» et promet : «Je ferai la lessive, je balaierai le sol, j'achèterai des œufs et ferai moi-même les gâteaux au rhum... »⁷)

Libérer la femme de l'obligation de rester à la maison

Si de Beauvoir fut la première à exprimer les idées qui servent de fondement au féminisme moderne, Betty Friedan fut la première à les populariser. En 1963, elle publia *La femme mystifiée*, un ouvrage où elle dépeint la vie domestique sous des traits pessimistes. «Si elles ne sont pas associées à des hommes dans le monde, les femmes sont-elles des êtres humains ?» Si une femme et mère se cantonne à ce rôle, soutient-elle, elle se condamne à une vie d'ennui mortel, de frustration et de non-épanouissement. La solution consiste pour elle à travailler au dehors. Friedan ne dit pas comment la femme doit concilier ses responsabilités à la maison avec celles sur son lieu de travail. Le plus urgent était d'amener les femmes à sortir de la maison en véhiculant le message que le rôle de femme au foyer est incroyablement dégradant.

Chaque fois qu'une femme dit en s'excusant : «Je ne suis que femme au foyer», elle reflète la philosophie de Friedan. Lors des années 1960, les féministes emboîtèrent le pas à de Beauvoir et Friedan et soutinrent que la femme ne s'épanouirait qu'en entrant dans le monde des hommes. Elles voulaient surmonter les différences perceptibles entre hommes et femmes, qu'elles attribuaient à un conditionnement dû à la société.

Libérer la femme de la vie de famille

Kate Millet approfondit l'insatisfaction que de Beauvoir et Friedan rattachaient aux rôles traditionnels d'épouse et de mère. Dans *La politique du mâle* (1970), elle déclare que le gouvernement patriarcal est l'institution par laquelle les hommes dominent les femmes. Le fléau du «gouvernement masculin» ou «patriarcat»⁸ est inexorablement lié à la famille traditionnelle et à l'hétérosexualité. Des féministes expliquent le patriarcat ainsi :

«Les féministes radicaux croient que le patriarcat est la cause de l'oppression des femmes. Il désigne le système social, politique et économique du pouvoir masculin sur les femmes... les féministes radicaux croient que les hommes exercent leur pouvoir sur les femmes et sur les enfants par la famille... pour que les femmes prennent leur destin en main, elles doivent se séparer des hommes, ainsi que leurs intérêts respectifs.»

Les féministes radicaux pensaient donc que la femme ne pouvait être libérée qu'en mettant fin à la famille traditionnelle. Mais cette abolition pouvait être impopulaire parce que beaucoup de femmes mariées n'étaient pas forcément conscientes de leur déplorable servitude. Il convenait donc de tuer la famille, «la pépinière de la répression sexiste», par des moyens plus subtils : d'abord supprimer les privilèges de la famille traditionnelle ; ensuite, encourager d'autres modèles de familles ; enfin, réécrire l'histoire et déclencher une guerre tous azimuts en présentant l'idée de famille nucléaire comme une innovation récente (ce qui est un non sens). Le monde occidental a expérimenté toutes ces stratégies au cours des trente dernières années. Pénélope Leach (une «spécialiste» britannique des soins dispensés aux enfants) symbolise la référence de «sagesse» prônée par les médias. Quand on lui demanda son avis sur l'avenir des enfants nés hors mariage, elle déclara :

«Vous dites : «nés hors mariage». Qu'est-ce que cela a à faire ici ? Il n'existe aucune statistique qui indiquerait que le mariage - ce bout de papier - fait une quelconque différence. Ce qui compte, ce sont les relations.»

Une enquête menée aux États-Unis à la fin des années 1980 montre que pour 74 % des Américains, la famille est un «groupe de personnes qui s'aiment et prennent soin les unes des autres», alors que 22 % pensent que c'est un groupe d'individus liés par le sang, le mariage ou l'adoption. C'est évidemment un triomphe pour ceux qui militent pour qu'on accorde les mêmes droits aux «mariages» homosexuels et aux partisans de la cohabitation.

Par son système d'impôts et de soins, l'État pénalise les gens mariés au lieu de les encourager, et reconnaît aux partenaires homosexuels les mêmes droits qu'aux couples mariés.

Libérer la femme de la fonction reproductrice

Millet et d'autres auteurs féministes de la fin des années 1960 et début des années 1970 reconnaissent que le patriarcat repose sur la différence biologique entre hommes et femmes, principalement en ce que les femmes doivent porter les enfants. Dans *La dialectique du sexe* (1970), Shulamith Firestone affirme que le seul moyen de surmonter le patriarcat consiste à libérer la femme de la tyrannie de la reproduction. Il faudrait mettre les enfants au monde par des moyens artificiels et confier leur éducation à la société dans son ensemble. En d'autres termes, il faudrait libérer la femme du fardeau de la maternité et faire en sorte que les enfants ne dépendent plus d'elle. De nombreuses femmes pourraient témoigner que donner le jour à un enfant est l'un des moments les plus exaltants de leur vie. Mais Firestone estime que nous serions plus heureuses si nous pouvions transplanter l'embryon dans l'utérus d'une vache ou dans une machine, et les laisser faire le travail.

Libérer la femme de la morale démodée et de sa féminité

Au cours des trente dernières années, Germaine Greer est pratiquement devenue l'emblème du féminisme moderne. Son livre *La femme eunuque* (1970) connut un très grand succès ; le principal thème de l'ouvrage est la libération sexuelle qui doit frayer la voie à la libération spirituelle. Greer elle-même affirma que le sexe en groupe «est l'expression rituelle la plus élevée de notre foi». Élevée dans le catholicisme romain, elle perdit la foi lors de sa première année d'études à l'université :

«L'une des sources de conflit... fut l'ébranlement de ma foi catholique et la conclusion à laquelle je parvins à contrecœur qu'il n'existait pas de dieu. Une fois cette conclusion atteinte, il n'existait plus aucune règle concernant quoi que ce soit.»

La femme eunuque est un appel piquant, grivois et enjoué adressé aux femmes de partout à rejoindre l'auteur en rejetant toutes les règles. «Je préférerais être appelée une putain qu'un être humain», déclara-t-elle au cours d'une interview à peu près à cette époque. C'est évidemment une aubaine pour les hommes qui ne demandent pas mieux que d'avoir des relations sexuelles sans engagement en retour. Comme l'écrivit un critique

de façon caustique : «Quel bonheur d'apprendre que la libération de la femme signifiera la libération de plus de femmes pour le lit !»

Mais le livre se voulait consacré à la libération des femmes, et l'argument féministe que femmes et hommes sont fondamentalement identiques atteignit des niveaux ridicules.

Pour Greer, les femmes étaient des hommes émasculés (rendus eunuques) par les attentes de la société. Les hommes se sont arrangés pour façonner les femmes à leur gré. La mode et le besoin d'attirer les hommes incitent les femmes à leur paraître différentes : tout se ramène au talon aiguille, à la pratique de plus d'exercice physique chez les hommes, et le désir des hommes d'avoir des femmes mignonnes et épilées. La féminité est une construction artificielle, le résultat du patriarcat. Le mariage est évidemment le moyen principal dont disposent les hommes pour maintenir les femmes en soumission. D'où le conseil de Greer :

«Si les femmes veulent agir efficacement pour améliorer leur condition, il paraît évident qu'elles doivent refuser de se marier... aucun ouvrier ne peut pointer à vie.»⁹

L'idée que la femme puisse trouver son rôle principal en tant qu'épouse et mère a ainsi été largement discréditée. Pour de Beauvoir, elle est une esclave, pour Friedan une victime de lavage de cerveau, pour Millet guère plus qu'une domestique et pour Greer une bonniche et une mégère.

Libérer la femme de l'homme

Jusque dans les années 1970, les penseurs féministes considéraient les différences comme des faiblesses : d'où leur désir de les surmonter et de réussir comme les hommes. La plus extrême de toutes fut incontestablement Susan Brownmiller qui estimait que tous les hommes appartiennent à la catégorie des violeurs et toutes les femmes à celle des violées.¹⁰ Les hommes maintiennent les femmes dans la peur en menaçant de les violer. Cette crainte pousse les femmes à trouver des hommes qui les protègent : c'est l'origine du mariage.

Adrienne Rich fut une autre féministe très influente. Elle affirmait que toutes les femmes sont lesbiennes par nature ; l'hétérosexualité leur est imposée par la société patriarcale. Elles ont donc besoin de s'émanciper de cet état.

Libérer la femme de la religion patriarcale

La dénonciation du patriarcat comme une chose mauvaise se répercute sur le christianisme, car la Bible est intrinsèquement patriarcale. Adam est le chef de la race humaine (*Romains 5:12,15-17 ; 1 Corinthiens 15:22*). Dieu choisit Abraham pour être le père des croyants ; et sa descendance qui aboutit au Messie passe uniquement par les hommes. À partir du moment où le fait qu'on ne trace que le nom des hommes dans la généalogie est injuste et discriminatoire, c'est que Dieu lui-même l'est. La théologienne Mary Daly livra en 1973 un assaut violent contre le christianisme en tant que religion patriarcale. Son ouvrage *Beyond God the Father* (Au-delà de Dieu le Père) appelle les femmes à rejeter la tradition judéo-chrétienne, à adopter une divinité féminine et à entrer dans une église de femmes.

La femme : le premier sexe

Depuis les années 1970, de profonds conflits secouent le mouvement féministe. Beaucoup de ses adeptes continuent d'adopter l'égalité comme cri de ralliement et soutiennent que les différences entre hommes et femmes sont l'œuvre de la société. Pour reprendre la célèbre phrase de Simone de Beauvoir : «On ne naît pas femme, on le devient.» D'autres font l'éloge des différences et font tout pour valoriser les attributs féminins. Ces deux grands courants contraires se sont imposés en parallèle. Dans les années 1980, la tendance prônant l'«égalité» avait réussi dans la mesure où on percevait les femmes comme une classe opprimée : les gouvernements occidentaux adoptèrent tous des politiques anti-discriminatoires. Mais la tendance qui défend les «différences» gagne aussi du terrain. Alors que les différences étaient considérées comme un problème, elles deviennent «une source de fierté et d'assurance.» Plus n'est besoin de considérer la femme comme le deuxième sexe, elle est le premier. Il faut désormais renverser le patriarcat et le remplacer par un univers centré sur la femme. La pensée patriarcale a imprégné toutes nos institutions. Il faut la remplacer par une philosophie qui s'articule autour de la femme. Tel est d'ailleurs le but de «Études-Femmes» : un sujet qui se développe dans de nombreuses institutions d'enseignement supérieur.

Dans les années 1990, certaines ont même fait du féminisme une religion. Avec la ferveur des convertis, certaines féministes ont professé avoir découvert l'importance et le salut :

«Depuis le début, le but ultime de la libération de la femme a été d'atteindre l'importance, la valeur et l'intégrité personnelles, une quête indéniablement spirituelle... Les féministes ont cru que la femme se trouvera elle-même par la désintégration des rôles et des stéréotypes sexuels. Elle deviendra transcendante quand elle découvrira Dieu comme une expérience personnelle de complétude et de signification.»

Chaque femme est juge de ce que constitue une expérience religieuse. Dieu est une force féminine.

Par exemple, une conférence féministe s'est tenue en 1993 à Minneapolis, aux États-Unis, parrainée par le Conseil des Églises du Minnesota, l'Église presbytérienne des États-Unis, l'Église méthodiste unie, l'Église luthérienne évangélique en Amérique et l'Église baptiste américaine. Les orateurs y rejetèrent et raillèrent l'expiation accomplie par Christ et encouragèrent les participantes à tout simplement écouter la voix de Dieu dans leur for intérieur. On invoqua Sophia, une divinité féminine. On lui adressa des prières, et une cérémonie de «sainte cène» eut lieu avec du lait et du miel.

Réaction : le «nouveau féminisme»

Les années 1990 furent également la décennie de la réaction.¹¹ On pouvait voir à la une des journaux : «Le féminisme est mort.» Les uns après les autres, de nombreux auteurs se levèrent pour en souligner les faiblesses. En 1998, Natasha Walter engagea un dernier combat pour défendre le féminisme contre certains de ses détracteurs.¹² Elle assura ses lectrices qu'on peut être féministe et coucher avec un homme (contrairement aux séparatistes lesbiennes), qu'on peut être féministe et «féminine» (contrairement à celles qui estiment que tout cosmétique fait partie du complot patriarcal). Oubliez tout ce qui a pu être dit sur «ce qui est personnel est politique», faites ce que vous voulez de votre vie privée. Elle affirme catégoriquement que le «nouveau féminisme» est matérialiste. Son but principal est d'obtenir l'égalité sur le lieu de travail. Il faut traiter «Madame Typique» (mère de deux enfants) sur un pied de parfaite égalité avec les hommes sur le plan du travail. Mais d'autres auteurs saccagèrent la possibilité de cet agréable rêve utopique.

À l'aube du nouveau millénaire, le mouvement appelé «féminisme» semblait avoir implosé, incapable de maintenir les notions extrêmes et

contradictoires avancées par ses adhérentes. Aujourd'hui, le mot «féministe» fera tout au plus bâiller ou sourire les jeunes.

Dieu les créa-t-il homme et femme ?

Les idées féministes radicales, aussi contradictoires qu'elles soient, ont pourtant fortement imprégné notre façon de penser. Certains féministes rejettent toute distinction de genre sous prétexte de sexisme, d'autres prétendent que les femmes constituent le sexe supérieur, mais tous se moquent de la notion que Dieu créa l'homme et la femme avec des caractéristiques distinctives pour des vocations différentes. Comme le déclare Germaine Greer, s'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas non plus de règles. Il est de plus en plus courant de nos jours de revendiquer la liberté de définir sa sexualité et sa propre orientation sexuelle : l'hétérosexualité, l'homosexualité ou la bisexualité, qu'elles soient masculines ou féminines.

L'idée d'une sexualité de forme seulement, tout aussi populaire soit-elle, va à l'encontre de toute la révélation biblique. En effet, Dieu créa l'homme et la femme, et il institua le mariage pour l'union d'un homme avec une femme.

Comme la masculinité ou la féminité font partie inhérente de notre identité d'êtres humains, nous pouvons déduire que nous sommes masculins ou féminins pour l'éternité, même lorsque les fonctions associées à notre sexualité auront cessé. Quand certains Juifs présentèrent à Jésus le scénario hypothétique d'une femme qui avait épousé successivement sept frères, et lui demandèrent duquel elle serait la femme à la résurrection, il répondit qu'il n'y aura plus de mariage alors. Il ne nia pas le fait que la femme resterait femme et que ses maris successifs resteraient hommes. Christ s'incarna en tant qu'homme et, une fois ressuscité, on le reconnaissait manifestement sous les traits de l'homme qu'il avait été. Il n'apparut pas comme une sorte d'être androgyne asexué.

La masculinité et la féminité font et feront toujours partie de notre humanité. Les caractères masculins et féminins appartiennent à la bonne création de Dieu, que Satan déteste et s'efforce de détruire. Tout au long de l'Histoire, sa stratégie fut d'insister exagérément sur les différences, et d'inciter les hommes à faire usage de leur force physique supérieure pour opprimer les femmes (c'est encore le cas dans une grande partie du monde). Le mouvement féministe s'opposa avec raison à cette forme de discrimination. Mais maintenant qu'hommes et femmes sont, dans

l'ensemble, traités sur un pied d'égalité, Satan cherche à nier les différences. Quand on entend dire que le genre n'est qu'une construction humaine ou que la sexualité ne concerne que la forme, c'est que Satan agit dans les coulisses pour rejeter les distinctions établies par Dieu. Il semble avoir triomphé dans les cercles intellectuels et dans les médias. Il est très tendance aujourd'hui de se moquer des stéréotypes, il est de bon ton de railler les caractéristiques biologiques essentielles. La politique publique s'inspire du programme féministe radical, dont les effets ont été dévastateurs.

Une réaction contre cette déformation du bon dessein de Dieu s'impose, mais pas la négation de notre masculinité ou de notre féminité. Il est faux de dire que le genre n'est qu'une construction de la société, que nous avons la liberté de choisir notre sexe.

Malgré toutes les pressions exercées contre nous, en tant que chrétiennes, nous devons affirmer haut et fort que «Dieu les créa homme et femme.»

Pour la réflexion personnelle ou la discussion en groupe

1. On a souvent dit que le féminisme a posé les bonnes questions mais qu'il a obtenu de mauvaises réponses. D'après vous, à quel point a-t-il fait fausse route ?
2. Quelqu'un a dit : «Satan sait par expérience que lorsque la famille est affaiblie, la société dans son ensemble l'est aussi, parce que la famille est au centre de toutes les relations humaines.» Partagez-vous cette opinion ? En quoi la famille est-elle affaiblie aujourd'hui ? Pourquoi le féminisme radical s'oppose-t-il à la famille ?

2

Les femmes peuvent-elles vraiment tout avoir ?

«On fait tout pour que la femme qui exerce un métier et décide de ne pas avoir d'enfants se sente insatisfaite. Mais on fait également sentir à celle qui décide de se consacrer à sa famille qu'elle a un statut inférieur. On communique un sentiment de culpabilité aux millions de femmes qui essaient de concilier les deux mondes. L'homme et la femme ont tous deux endossé de nouvelles responsabilités, mais le mythe d'«avoir tout ce qu'il faut» est devenu la réalité affligeante du «devoir tout faire»... »¹

«Comme de plus en plus de femmes travaillent au-dehors, comme de plus en plus se libèrent de mariages oppressifs, on pourrait s'attendre à ce que le malaise féminin aille en diminuant. Les preuves semblent indiquer le contraire. Il y a trente ans, on n'entendait pas parler de crises d'angoisse, d'anorexie ou d'auto-mutilation. Aujourd'hui les icônes de femmes qui souffrent s'étalent partout autour de nous... » (Germaine Greer)²

La pièce *Little Women* s'ouvre par l'exclamation de Jo March, une des héroïnes : «Je n'arrive pas à surmonter ma déception de ne pas être un garçon !»³ La vie est tellement injuste. Tout ce qui est passionnant est réservé aux hommes !

Un siècle et demi plus tard, les choses ont bien changé, en tout cas dans la société occidentale. Les femmes ont des possibilités inconnues

jusque-là, comme poursuivre des études supérieures et choisir à peu près n'importe quelle carrière professionnelle. Et s'il y a encore des décalages entre hommes et femmes dans certains secteurs, c'est souvent parce que les femmes se prononcent pour d'autres choix que les hommes. Le sexisme (la notion qu'hommes et femmes ne sont pas égaux) est devenu illégal. Les femmes ont remporté la victoire pour l'égalité.

Ah bon ?

En fait, la lutte s'est achevée sur un triste résultat pour elles. Dans son dernier livre, Germaine Greer, grande prêtresse du féminisme moderne, se lamente devant le nombre sans cesse croissant de cas de dépression, d'auto-mutilation et de désordres alimentaires. N'aurait-on pas poussé les idées féministes assez loin ? Ou bien le féminisme moderne nous aurait-il trompées en nous faisant espérer l'impossible et tenter l'irréalisable ?

Le féminisme radical est très lié à la révolution sexuelle. Aux oubliettes les anciennes règles qui réservent les relations sexuelles au cadre du mariage ! Couchez avec qui vous voulez ! Mais il y a un hic. La liberté sexuelle est incompatible avec une sécurité émotionnelle durable. Obtenir les deux choses en même temps est impossible.

Pour le féminisme radical, toutes les femmes doivent arriver à l'indépendance financière grâce à une carrière professionnelle stable. Mais là aussi il y a un obstacle : l'instinct maternel. Après l'accouchement, à leur grand étonnement, de nombreuses mères ont du mal à confier leur bébé à des organismes qui en prennent soin de huit heures du matin à six heures du soir. Mais renoncer à son emploi, c'est se rendre dépendante du mari, du partenaire ou de l'État pour un soutien financier. L'autonomie financière prônée par les féministes devient tout à coup beaucoup moins importante que la satisfaction de l'instinct maternel.

En découvrant qu'elles ont été dupées et ne peuvent pas tout avoir, certaines femmes accusent le féminisme de ne pas avoir fait son travail. Allons donc ! Il est temps de regarder la réalité en face. Les idées féministes modernes ont déjà causé assez de dégâts. Il est temps de se réveiller : nous ne pouvons pas avoir le beurre et l'argent du beurre !

Espérer l'impossible Permissivité ne cohabite pas avec sécurité émotionnelle

La femme moderne veut à la fois la liberté sexuelle et l'épanouissement émotionnel. La permissivité des années 1960 annonçait l'égalité sexuelle.

Avant, la honte attachée à la perspective d'avoir un enfant illégitime terrifiait les femmes à l'idée d'une grossesse hors mariage. La pilule contraceptive et la facilité d'avorter ont supprimé cette peur. Les relations sexuelles pré-maritales sont devenues la norme. Très peu de jeunes les considèrent mauvaises aujourd'hui. En occident, la cohabitation est un fait social accepté. En Amérique, entre un cinquième et un quart des adultes non mariés, dans la tranche d'âge de 25 à 34 ans, cohabitent. En Grande-Bretagne, parmi les adultes de moins de 35 ans qui vivent pour la première fois dans le partenariat, 79 % des hommes et 71 % des femmes cohabitent (durée de la cohabitation pour les femmes : un peu moins de deux ans).

Et pourtant, les femmes sont plus heureuses quand elles ont la sécurité de relations durables. La permissivité ne fait qu'offrir aux hommes des relations sexuelles libres sans devoir offrir le mariage en contrepartie. L'ancien principe de chasteté avant le mariage protégeait en réalité les jeunes femmes. Désormais elles s'exposent, non seulement au risque d'une grossesse non désirée et aux maladies sexuellement transmissibles, mais également à des dommages émotionnels en nouant des relations pour lesquelles elles ne sont pas prêtes.

Les jeunes filles souffrent énormément quand elles subissent trop de pressions pour «coucher à gogo» et explorer tout ce qui s'offre à elles. C'est comme si elles n'avaient plus le droit de cultiver le romantisme ou de décider de se réserver pour un homme particulier. Lorsque la société défendait encore la vertu de la décence, les filles avaient le droit de dire «non». Au nom de l'égalité, la culture populaire exige qu'elles éprouvent les mêmes convoitises que les hommes. Le refus se prend comme une offense personnelle. Quels sont les effets de ce comportement ? Aux États-Unis, par exemple, le nombre des jeunes femmes qui reconnaissent que la pression de leurs semblables les a incitées à faire l'amour pour la première fois a triplé en 10 ans.

De nombreuses filles ne sont pas armées. Elles n'ont plus de solides raisons pour rester vierges et on leur fait croire qu'elles sont anormales si elles le sont encore. Une femme fait part de son expérience universitaire à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingts. Voici ce qu'elle écrit lorsqu'elle informa ses camarades de chambre qu'elle avait la ferme intention de rester vierge jusqu'au mariage :

«Elles me témoignèrent une hostilité déclarée au point, toutes ensemble, d'étaler devant moi tous leurs moyens contraceptifs et de

me vanter le bonheur inouï des rapports sexuels. Inutile de dire que, convaincue de la «réalité» de mon ostracisme, j'ai cédé et offert ma virginité à un camarade qui m'a abandonnée peu après. Les relations sexuelles avant le mariage créent la haine de soi chez les femmes. Peut-être suis-je en train d'exagérer. J'ai cependant connu beaucoup de souffrances, des années à vouloir réparer le naufrage de mon estime personnelle, la perte de mon innocence, le désir de me sentir pure et intègre devenu hors de portée. Si j'avais pu rester vierge, il me semble que j'aurais pu envisager les fréquentations sentimentales d'une manière beaucoup plus saine. Une société plus saine protégerait les femmes des expériences sexuelles pré-maritales.»

Mary Pipher, une psychologue de renom, s'est beaucoup occupée de nombreux cas d'auto-mutilation de jeunes femmes. L'une des causes est la dépression et la haine de soi qu'éprouvent les filles incitées à renoncer à leur virginité. Ainsi, une mère trouva sa fille de dix-sept ans en train de se taillader les seins. L'adolescente était malheureuse parce que son petit ami insistait lourdement pour qu'elle couche avec lui et s'adonne à la pornographie. Mary Pipher commente que les filles les plus équilibrées parmi sa clientèle sont celles dont les parents, d'une piété stricte, ont su fixer des limites claires et leur ont donné de solides raisons de dire «non». La remarque la plus triste est celle d'une jeune fille qui ne comprenait pas pourquoi sa mère la laissait régulièrement seule à la maison avec son petit ami. Elle arrivait à court d'excuses pour ne pas faire l'amour avec lui. Selon Germaine Greer, les jeunes femmes ont aujourd'hui «le devoir de dire oui à tout ce que leur partenaire désire» ; elles sont asservies à la «culture de la pénétration».

Pour le féminisme radical, les femmes doivent s'affranchir de la morale archaïque et répressive. Mais aujourd'hui, les jeunes femmes ne sont pas vraiment libres quand elles sont la cible de moqueries si elles s'efforcent de conserver leur décence. Cette philosophie pernicieuse a déjà trompé deux générations de jeunes femmes à qui on n'a jamais appris que leur corps est particulier, que la sexualité n'est pas simplement une fonction physique, mais le moyen par lequel les époux expriment leur unique attachement mutuel.

Les femmes ne dissocient pas aussi facilement que les hommes l'acte physique de l'intimité émotionnelle. Or, si elles réclament davantage de la relation, on les considère comme des névrosées, exigeantes et obsédées.

On leur reproche d'être trop sensibles si elles sont désespérées et dépitées lorsque la relation se brise.

En plus des dommages émotionnels, il y a aussi des conséquences physiques à régler bien sûr. De plus en plus de femmes contractent des maladies sexuellement transmissibles. Les relations sexuelles «sûres» sont un mythe. Et que dire des grossesses non désirées ? On a fait croire à d'innombrables jeunes femmes qu'elles pouvaient se faire avorter dans ces cas-là. Mais beaucoup d'entre elles se rendent compte, trop tard, que le «foetus» était un enfant, le leur. Souvent, cette idée ne les frappe que lors d'une autre grossesse, désirée celle-là. Le syndrome post-abortif est reconnu comme une souffrance psychologique qui peut être invalidante.

Les féministes radicaux clament que le mariage se fait au détriment des femmes. Aujourd'hui beaucoup plus de gens «cohabitent» ; il est de bon ton de ridiculiser le mariage comme n'étant «qu'un simple bout de papier». Mais des preuves multiples tirées de ce qui se vit dans de nombreux pays montrent que la cohabitation est préjudiciable aux femmes. Les relations de cohabitation ne durent en moyenne que deux ans. Moins de 4 % durent dix ans ou plus. Les femmes qui vivent ainsi courent plus de risques d'être maltraitées, de même que les enfants nés de ces unions. Les hommes et les femmes qui cohabitent sont plus enclins à l'infidélité que les gens mariés. Les études révèlent que beaucoup de femmes qui cohabitent n'ont pas choisi ce type de relations et ne le considèrent pas du tout comme un idéal. L'une d'elles écrit :

«J'avais tort, et je le sais. Tout ce baratin sur la liberté et l'indépendance n'est fait que de mots vides. Seul Jim a profité de la liberté et des avantages. Les relations de fait sont un arrangement qui avantage les hommes, pas nous. Je me suis rendue compte au bout de six mois que cette relation me plongeait dans une insécurité profonde et dans l'exploitation. Je consacrais mon temps et mon énergie à m'occuper de lui, je négligeais ma carrière professionnelle et n'avais rien en retour, sinon que je pouvais le quitter à tout moment ce qui, pour moi, était loin d'être un privilège. Cette expérience m'a appris beaucoup de choses. La vie selon cet arrangement offre à l'un des partenaires une grande liberté pour exploiter l'autre.»

La liberté sexuelle accordée aux femmes est allée à l'encontre du but recherché. Celles qui ont eu plusieurs partenaires sexuels, subi des avor-

tements, pris la pilule pendant des années (de plus en plus tôt) ne causent pas seulement du tort à leur organisme. Elles compromettent aussi leur faculté d'enfanter. De plus en plus d'entre elles éprouvent le besoin de fonder une famille à la fin de la trentaine, mais découvrent à leur grand regret qu'elles ne peuvent pas concevoir. Elles se lancent alors dans des traitements coûteux et pénibles contre la stérilité.

La liberté sexuelle signifie également le rejet de tout ce qui peut se rattacher à l'illégitimité ; aujourd'hui, on rejette même ce terme. L'intention est louable. En effet, pourquoi le fait que leurs parents ne soient pas mariés devrait-il pénaliser les enfants en faisant peser la honte sur eux et les obligeant souvent à vivre dans la pauvreté ? Mais les aides sociales et avantages fiscaux accordés aux familles monoparentales n'ont fait qu'augmenter le nombre de naissances hors mariage. Pendant des siècles, la proportion des telles naissances ne dépassait pas 5 % du nombre total des naissances. Ce taux atteint souvent plus du tiers aujourd'hui. Cela correspond à l'idée féministe radicale qu'il vaut mieux que les femmes dépendent financièrement du gouvernement que d'hommes incapables. «À quoi sert l'homme ?», demandaient les féministes, oubliant le sort des enfants. Elles ne crient pas sur les toits que les enfants nés de parents mariés sont trente-trois fois plus en sécurité que ceux qui vivent avec leur mère et son copain du moment.⁴

La liberté sexuelle a aussi supprimé l'opprobre qui pesait sur le divorce et toute notion de faute pouvant motiver la demande de divorce.⁵ Les femmes doivent être libres de sortir d'un mauvais mariage, car le mariage n'est, paraît-il, qu'un contrat arbitraire que la femme peut rompre quand elle en a assez.

La grande majorité des divorces fait suite à la demande de la femme, l'une des raisons étant son attente croissante d'intimité dans le mariage. Le mariage était autrefois davantage un arrangement fonctionnel avec partage des tâches et ayant pour but primordial de subvenir aux besoins de la génération montante. Il impliquait le sacrifice. Plus aujourd'hui ! Il vise maintenant l'épanouissement de chacun des partenaires et, s'il ne répond pas à cette attente, le ou les partenaires s'arrogent le droit d'y mettre fin. Là encore, le sort des enfants n'entre pas dans l'équation. Pendant des décennies, les chercheurs ont essayé de prouver qu'il était préférable pour les enfants d'avoir des parents divorcés que mal mariés. On s'est aperçu trop tard que le divorce a des effets dévastateurs sur toutes les personnes concernées, surtout les enfants. La suppression de l'idée de faute dans les

procédures de divorce a sonné le glas du mariage. Promesses rompues, liens, cœurs et foyers brisés : et dire que tout est censé apporter un plus grand bonheur aux femmes !

À partir du moment où elles ont eu le droit de rejeter les liens d'un mauvais mariage, il a fallu octroyer ce même droit aux hommes. Aujourd'hui, n'importe quelle épouse doit envisager la possibilité que son mari l'abandonne. Des centaines de milliers de femmes sont restées à la maison pour prendre soin de la famille, mais s'aperçoivent qu'au milieu de la vie, ou plus tard, leurs maris les délaissent, souvent pour partir avec une femme plus jeune. La femme avisée considère donc prudent d'avoir les moyens de subvenir à ses besoins, des économies et un plan de retraite, au cas où. C'est un cercle vicieux. En effet, le refus de dépendre financièrement de son mari, une disposition centrale au mariage, permet à la femme d'envisager plus facilement la rupture du lien conjugal.

La permissivité qui est inextricablement liée au féminisme radical ne débouche ainsi que sur la misère.

Tenter l'impossible Concilier maternité et carrière professionnelle

On a aussi fait croire à la femme moderne qu'elle peut avoir à la fois une vie de famille et une vie professionnelle.

Certes, on a réparé une grave injustice. Les femmes ont désormais la possibilité d'être indépendantes, de subvenir à leurs propres besoins. Mais les défenseurs de l'égalité à ce niveau supposaient qu'elles voulaient toutes sortir de la maison et exercer une activité professionnelle rémunérée. On a ainsi cultivé l'idée que la vraie valeur de la personne se mesure au montant du salaire. Aujourd'hui, la valeur de soi dépend de ce qu'on fait et non de ce qu'on est.

Une nouvelle injustice a donc remplacé l'ancienne. La vocation d'épouse et de mère s'est vue dépouillée de son sens et de son importance. La société actuelle regarde promener un enfant dans la poussette comme la tâche la plus ingrate de toutes. C'est un travail non rémunéré et, pense-t-on, à la portée de tous. En 1998, le gouvernement travailliste de Grande-Bretagne suggéra même de former les chômeurs à prendre soin des enfants pour que les mères puissent sortir de la maison et accomplir une activité «plus intéressante» ! Mais qu'est-ce qui pourrait avoir plus de sens que de former la nouvelle génération ? Si le gouvernement de

l'époque jugeait ce travail inintéressant, les femmes qui l'accomplissent pouvaient-elles encore être de «vraies personnes» ?

Les jeunes femmes d'aujourd'hui font face à une situation totalement différente de celle que connaissait Jo Marsch, l'héroïne du roman *Little Women*, du dix-neuvième siècle. Jo était emprisonnée dans la perspective de devoir être épouse et mère ; on ne lui laissait aucune autre possibilité. En revanche, les jeunes femmes subissent une autre pression aujourd'hui : elles ne doivent pas attendre un épanouissement fondamental de leur rôle d'épouse et de mère. On les décourage même d'envisager de fonder une famille tant qu'elles n'ont pas une carrière bien assurée. Pour certaines d'entre elles, ce sera alors trop tard.

Dans le système éducatif, tout l'accent porte sur la carrière. Les femmes doivent viser l'autonomie financière tout au long de leur vie. Dépendre d'un mari est considéré comme dégradant. Si elles envisagent d'avoir des enfants, on leur fait croire que la seule pause dans leur vie professionnelle prendra la forme d'un bref congé maternité.

Dans les années 1960 et 1970, certaines féministes niaient l'existence de «l'instinct maternel». Celui-ci n'était qu'un mythe patriarcal destiné à protéger les hommes des tâches avilissantes de l'éducation des enfants et des travaux domestiques. En revanche, au cours de la décennie suivante, beaucoup de féministes firent l'éloge de la maternité, tout en insistant aussi sur le fait que les mères devraient bénéficier de la parité avec les hommes sur le lieu de travail. La maternité redevenait à la mode mais pas l'institution démodée du mariage dans lequel l'homme est le gagne-pain. Une féministe (Maureen Freely) suggéra que les heures d'école correspondent aux heures de travail. Les enfants d'âge scolaire bénéficient d'environ quatre mois de vacances par an. On ne sait pas si elle souhaitait que l'année de travail se limite à huit mois d'activité, ou s'il fallait réduire les vacances des enfants à quatre semaines. Le premier cas serait une catastrophe pour l'économie, le second pour les enfants !

Même si on vante aujourd'hui la maternité, on ne dit pas aux jeunes mamans que devoir confier leur bébé aux soins d'une nourrice ou d'une institution est peut-être la chose la plus pénible qu'elles auront jamais à faire. On ne leur dit pas que le mariage et la maternité peuvent constituer l'aspect le plus gratifiant de leur vie et qu'il vaut la peine de leur consacrer du temps, de l'énergie et de l'amour. Non, on attend d'elles qu'elles travaillent à plein temps toute leur vie parce que le monde moderne perçoit la différenciation comme une discrimination.

La Convention des Nations Unies pour l'élimination de toute forme de discrimination à l'égard des femmes, ratifiée par une centaine de pays et entrée en vigueur le 3 septembre 1981, veut qu'autant de femmes que possible occupent un emploi à plein temps et déclare que tant que la main d'œuvre dans un commerce ou une profession n'est pas féminine à 50 %, il existe une certaine forme de discrimination. Il s'agit d'une charte radicalement féministe qui ne tient pas compte de la décision que des femmes prennent d'être mères à plein temps ou d'exercer un emploi rémunéré à temps partiel seulement. Elle nie aussi les préférences professionnelles différentes entre hommes et femmes. De très nombreux États l'ont ratifiée et ont mis en place une législation anti-sexiste.

En fait, la réalité est autre : la plupart des femmes décident d'abandonner leur emploi ou de travailler à temps partiel dès qu'elles ont un bébé. En Amérique environ un tiers des 7,2 millions de femmes mariées ayant des enfants de moins de trois ans travaille à plein temps. Selon une enquête de 1997, une majorité de femmes américaines préférerait rester chez elles avec leurs jeunes enfants, si elles le pouvaient. Une enquête récente menée en Grande-Bretagne auprès de 5 000 femmes sur la manière de concilier travail et famille a donné les résultats suivants :

«Une proportion étonnante (77%) de femmes professionnelles sont tellement déçues qu'elles renonceraient à leur carrière dès demain si elles le pouvaient. Devoir concilier vie familiale et vie professionnelle stresse et épuise la plupart des femmes. La moitié d'entre elles aimerait pouvoir travailler à mi-temps, et 10 % seulement des mères ayant des enfants d'âge préscolaire choisiraient de travailler à plein temps.»⁶

Le psychologue et auteur Oliver James affirme que seule une petite minorité de femmes poursuivant une carrière professionnelle a bénéficié du féminisme moderne. D'autres ont souffert de la honte de l'échec. On leur a fait croire qu'elles étaient capables de bien mener de front la carrière professionnelle et leur rôle de mères ; en réalité, elles se sont généralement épuisées à courir les deux lièvres à la fois.⁷

Un nombre croissant de femmes occupant des postes élevés dans l'industrie choisissent de reprendre leur rôle de mère de famille ; c'est le cas de Brenda Barnes qui démissionna de son poste de PDG de Pepsi-Cola en septembre 1997 parce qu'elle voulait promettre à ses enfants d'être présente à tous leurs anniversaires.

Mais de plus en plus de mères n'osent tout simplement pas quitter leur emploi, ou ne peuvent plus se le permettre. Être «femme au foyer» n'offre aucune sécurité aujourd'hui. Tout d'abord, les facilités pour divorcer dans le monde occidental font que la femme risque à tout moment de se retrouver seule et abandonnée. Ensuite, le système fiscal de nombreux pays désavantage le modèle familial traditionnel avec un seul gagne-pain. Autrefois, de nombreuses familles pratiquaient la répartition du travail. Le mari travaillait à l'extérieur et subvenait aux besoins du foyer, tandis que la femme s'occupait du foyer et de l'éducation des enfants. La retraite du mari devait permettre aux deux conjoints de joindre les deux bouts, en reconnaissant que le travail de la femme dans la maison avait permis à son mari de se donner tout entier à son travail à l'extérieur. Ils avaient travaillé de concert, ayant chacun besoin de l'autre.

La pression féministe a démonté ce système qui convenait à beaucoup (et que beaucoup choisiraient s'il existait encore). Dans les années 1990, le système adopté en Grande-Bretagne (et dans d'autres pays comme la Suède) a sérieusement pénalisé les familles avec une seule source de revenus, et la retraite est de plus en plus individualisée. L'idée est d'inciter le maximum de femmes à exercer un emploi rémunéré à plein temps, ce qui entraîne des effets dévastateurs sur la vie de famille.

En maintenant cette discrimination contre les foyers où seul le mari a un salaire, les gouvernements ne tiennent absolument pas compte des préférences des femmes ; ils ne reconnaissent pas la profession de mère au foyer et augmentent sans cesse le nombre de structures capables d'accueillir les enfants et d'en prendre soin vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tout développement de ces structures subventionnées par l'État accroît en fait la pression fiscale sur les familles dans lesquelles un parent a renoncé à un emploi rétribué pour s'occuper des enfants. Les nombreuses mamans que je rencontre à la sortie de l'école et avec lesquelles je parle tous les jours ont volontairement décidé d'abandonner un travail à plein temps au-dehors et tiennent à s'occuper personnellement de leurs enfants. Beaucoup d'entre nous ont la chance d'avoir un mari qui subvient aux besoins de la famille et nous permet de nous occuper d'elle. Nous ne nous considérons pas du tout comme les victimes opprimées du patriarcat !

Les féministes radicaux ont encouragé les jeunes femmes à tendre à tout prix vers l'indépendance. Mais la maternité impose nécessairement le renoncement à une certaine mesure d'indépendance. Une mère qui nourrit son enfant a besoin d'être soutenue. Même au vingt et unième siècle,

toute jeune femme prévoyante s'assurera que l'homme dont elle tombe amoureuse saura pourvoir correctement à ses besoins futurs. Lorsque les enfants arrivent, le fait de pouvoir compter sur un homme pour répondre aux besoins émotionnels, physiques et financiers n'est tout compte fait pas une perspective si terrible que cela !

Alors, les femmes peuvent-elles «tout avoir» ?

La vie malheureuse de certaines vedettes du firmament féministe donne à penser que non. Simone de Beauvoir passa la majeure partie de sa vie dans une relation humiliante avec Jean-Paul Sartre (elle déclarait que sa liaison sentimentale avec lui était «nécessaire», alors que ses autres liaisons amoureuses étaient «contingentes»). Ils pouvaient se montrer brutaux et cruels l'un envers l'autre, ainsi qu'envers les autres ; de Beauvoir «fournissait» à Sartre de jeunes étudiantes dans le but de cimenter sa propre relation avec lui.⁸ Pour elle, il était «le centre de l'univers», mais comme ils étaient tous deux d'ardents adeptes de l'amour libre, il ne l'a jamais épousée et elle n'eut jamais d'enfants. En fin de compte, elle connut l'humiliation de le voir abandonner tous ses biens à une maîtresse plus jeune. Betty Friedan fit un mariage malheureux. Celui de Germaine Greer dura trois semaines. Quand elle décida d'avoir un enfant, elle découvrit que des années de promiscuité et plusieurs avortements avaient rendu toute grossesse impossible. Ce n'est peut-être pas un hasard si dans son livre *Sexe et destinée*⁹, elle renonce à la promiscuité et recommande la chasteté. Kate Millet était lesbienne et souffrit de troubles mentaux intermittents. Or, l'idéologie de ces gens, et d'autres semblables, a façonné notre culture et induit deux générations de femmes dans l'illusion qu'elles peuvent tout avoir.

Il est désormais évident, sans avoir à être chrétien, que le style de vie permissif ne procure pas le bonheur promis. Les efforts pour arriver à l'épanouissement par nos propres moyens sont voués à l'échec. Pour les femmes (ainsi que pour les hommes et les enfants), la liberté sexuelle a eu des effets catastrophiques. Pour un nombre croissant d'entre elles, il saute également aux yeux qu'il est faux d'espérer tout avoir sur les plans professionnel et familial. La femme actuelle bénéficie, à juste titre, d'occasions de suivre des études et d'exercer un emploi qui auraient fait rêver ses arrière-grand-mères. Pourtant, la proportion n'a jamais été aussi élevée de gens atteints de dépression, de troubles mentaux, d'anorexie, de maladies sexuellement transmissibles, de stérilité, de souffrances consécutives

au divorce, de relations brisées, de syndromes post-abortifs, d'épuisement pour les mères célibataires et de stress pour réussir à la fois la vie professionnelle et la vie familiale.

De plus en plus d'auteurs démontrent avec succès que le féminisme moderne n'a pas libéré la femme. Il l'a trahie. C'est l'occasion de faire le point et de saisir une nouvelle chance. Montrons à notre entourage ce que Dieu dit au sujet de la sexualité, et comment mener une vie qui soit vraiment heureuse et épanouie. Alors que des multitudes de femmes autour de nous souffrent et sont malheureuses, la Bible souligne la dignité et la beauté du dessein divin pour la femme.

Pour la réflexion personnelle ou la discussion en groupe

1. Devant des choix moraux, on se demande souvent aujourd'hui : «Qu'est-ce qui m'est agréable ?», «Qu'est-ce que je ressens ?», «Cela me paraît-il bien ?» Quelles présuppositions se cachent derrière ces questions ?

2. Pensez aux gens qui vous entourent et à leur situation. Dans le cas de personnes que vous connaissez, demandez-vous l'impact humain qu'ont sur elles la cohabitation, le divorce, l'avortement, la monoparentalité. En mesurant la souffrance qu'entraîne l'éclatement de la famille, prenez ces situations à cœur et priez pour ceux qui souffrent de cet état de choses.

3. D'après les statistiques officielles une fille sur cinq, âgée de 16 à 19 ans, admet avoir eu plusieurs partenaires sexuels. Quelles sont les pressions exercées aujourd'hui sur les jeunes gens pour avoir une activité sexuelle pré-maritale ? Comment l'Église devrait-elle réagir ?